

ment; et pour peu qu'un doute s'élève et qu'on recoure au raisonnement pour le dissiper, combien de fois ne verse-t-on pas dans les fautes les plus grossières? Tant il est vrai que les connaissances purement théoriques trahissent les meilleurs esprits, que notre nature ne se les assimile jamais complètement, et que la pratique seule nous communique cette assurance qui défie l'erreur.

Le progrès que nous venons de signaler est moins sensible dans l'enseignement de la grammaire. On continue à donner au cours de langue maternelle une extension qui n'est pas en rapport avec le temps dont on dispose à l'école primaire, ni avec le but qu'on s'y propose. L'enseignement de la langue doit y être nécessairement circonscrit dans des limites étroites, d'où sera exclu tout développement scientifique. Bannissons tout ce qui n'est pas nécessaire; enseignons la grammaire en tant qu'elle est indispensable pour bien parler, écrire et comprendre notre langue, et libérons, exonérons nos enfants de tout le reste.

On ne demande pas aux instituteurs de former des grammairiens, mais de former des hommes qui aient appris à parler en pensant, à penser en parlant, et à s'exprimer de vive voix d'une manière claire et correcte. D'autres exercices contribueront plus efficacement que les subtilités de la syntaxe à ce résultat si désirable; nous signalerons en première ligne tous ceux ayant pour objet de faire exprimer aux élèves leurs pensées et leurs réflexions relativement au monde qui les entoure dans la classe et en dehors, dans leur famille et dans leurs relations sociales.

Le maître s'attachera à les faire parler simplement, clairement, dans une langue précise et correcte; il s'attachera aussi à leur faire rédiger des narrations, des descriptions et d'autres petites compositions sur des sujets de la vie usuelle, où leurs sentiments et leurs observations

trouveront à se donner carrière: une école qui, dans des circonstances favorables, n'aurait pas conduit à un tel résultat, serait une mauvaise école; elle n'aurait pas compris cette haute vérité: *l'école pour la vie.*

En ce qui concerne l'enseignement de l'arithmétique, on ne perdra pas de vue qu'il appartient à l'école de fournir des calculateurs habiles et pratiques, des calculateurs intelligents, sachant résoudre, en les *raisonnant*, les problèmes de la vie sociale. Plus que partout, évitons ici les abus de la théorie; n'allons pas, sous prétexte d'arithmétique, nourrir les jeunes esprits de principes abstraits, absolus et difficiles.

Que demande-t-on à l'école primaire? Rien autre que du calcul usuel; des exercices assez nombreux et assez bien gradués, des procédés assez intuitifs, des démonstrations assez simples pour préparer les élèves à résoudre sans difficulté et avec connaissance de cause les problèmes de la vie ordinaire. Faut-il rappeler que l'esprit humain a des dispositions naturelles au calcul, et qu'il importe seulement de développer ces germes précieux, et d'amener l'élève à se rendre compte des opérations souvent inconscientes auxquelles il se livre? Encore une fois, l'élève doit parvenir à résoudre d'une manière sûre et facile les problèmes qui peuvent se présenter dans sa position future, et, si ce but est atteint, *l'école aura travaillé pour la vie.*

La *calligraphie* proprement dite est un art. L'école n'a pas pour mission de former des artistes, mais seulement de faire acquérir aux élèves une écriture lisible, régulière et agréable à l'œil. On ne peut pas exiger davantage des enfants de nos écoles primaires. Mais ce qu'il est permis d'exiger d'eux, c'est qu'ils écrivent nettement, lisiblement, avec goût. Ce résultat peut être obtenu dans toute école bien dirigée, et il est indispensable dans presque toutes les positions de la